

Arsène HOUSSAYE

Les morts vont vite  
Profils de quelques amis couchés dans le tombeau

*Voyage à ma fenêtre*, Victor Lecou éditeur, 1851

I.

Je voyage souvent à ma fenêtre quand la lune répand sa chevelure étoilée. – Phébé, la pâle muse des rêveurs antiques ! Que j'aime à la voir, quand tout effarée de sa lumière blanche comme une femme qui se voit toute nue dans son miroir, elle descend sur deux amours – celui qui espère et celui qui se souvient – elle descend vers le mont solitaire où dort Endymion. Vous avez reconnu le symbole des songes amoureux, – les songes amoureux ! c'est Phébé qui nous les apporte dans ses mystérieux rayons, – c'est le symbole de l'amante délaissée qui se cache la nuit pour pleurer toutes ses larmes, – c'est le symbole de l'amour qui va croissant et décroissant sans jamais s'arrêter au même éclat, – c'est le symbole de la curiosité qui pénètre partout à la faveur du silence et de la nuit, – c'est le symbole de l'étude qui allume la lampe d'argent dans le ciel nocturne de l'intelligence.

J'ai allumé ma lampe. – O pâle muse des rêveurs antiques ! inspire-moi en prose et en vers !

La lune me semble quelquefois la lampe des tombeaux. C'est à cette lumière que viennent errer les âmes en peine qui regrettent les douleurs enivrantes de la terre dans les joies du ciel. La symphonie des archanges n'enchaîne pas à jamais ces âmes curieuses qui cherchent toujours même au-delà du but. Elles voyagent sur les rayons de la lune – âmes invisibles – mais çà et là prenant la forme transparente de leurs corps tombés en poussière. Tout à l'heure, songeant à mes amis qui sont morts, je les ai tous vus passer là-bas dans ce nuage battu du vent : Edouard Ourliac, un ami de tous les jours ; Hégésippe Moreau, Lassailly et Bertaut, des amis à peine entrevus ; Aloysius Bertrand, un ami que je n'ai jamais vu ; Chaudes-Aigues, un ennemi. Tous sont morts en pleine jeunesse sans un seul ami au lit de mort ; – tristes lits de morts parfumés pourtant par la grâce onctueuse de la sœur de charité. – Ne condamnez pas leur génération : ils sont morts ainsi parce qu'ils ont voulu mourir ainsi. Edouard Ourliac, par exemple, pouvait mourir chez lui avec un luxe de courtisane, avec une belle femme – qui était sa femme – à son chevet ; il a voulu mourir avec des sœurs de charité.

III.

L'hôpital n'est pas, comme on vous l'a dit souvent, un sombre écueil où vont se briser les poètes ou les peintres ; mais pourtant, ce triste refuge des abandonnés, de ceux qui n'ont plus de famille ou qui ont vu la misère de trop près, renferme souvent encore des esprits dignes d'un meilleur lit de mort. Au dix-huitième siècle, Gilbert et Malfilâtre sont morts, l'un à la porte de la Pitié, l'autre sur un lit de l'Hôtel-Dieu à l'heure où Lantara expirait à la Charité ; de nos jours, en l'espace de trois ans, deux autres poètes, dignes de leurs frères d'infortune, Hégésippe Moreau et Aloysius Bertrand, sont morts à l'hôpital. Moreau, un vrai poète ; Bertrand, dont je reproduis de beaux vers. [...]

IV.

Aloysius Bertrand était tout à la fois Italien et Français : il naquit à Céva, en Piémont, d'un père lorrain et d'une mère italienne ; on ne doit pas s'étonner qu'il ait imité les fantaisies

de Callot et les ciselures de Benvenuto Cellini dans ses sonnets. A la chute de l'empire, il vint en France, âgé de sept ans à peu près ; sa famille prit pied à Dijon. Il y fit des études sérieuses ; il suçait le sel du terroir, il se naturalisa Bourguignon avec un souvenir d'Italie<sup>1</sup>. A dix-sept ans il commença sa vie d'insouciance, de misère et de poésie ; la poésie surtout fut toute sa vie : il en mourut.

Quoique Aloysius Bertrand soit connu de toute notre génération poétique, il apparaît comme un être fantastique dû à la plume d'Hoffmann, au crayon de Rembrandt ou au pinceau de Breughel d'Enfer ; on l'a vu en chair et en os ; on l'a entendu qui récitait ses vers ; on lui a touché la main et le cœur sur la main ; malgré tout cela on ne croit encore à son existence qu'avec certaines réserves ; on penche la tête, on ressaisit ses souvenirs et on se demande si ce n'est pas un songe ? Voici d'ailleurs son portrait peint par lui-même : « C'était un pauvre diable » dit-il en parlant de lui sous le nom de Gaspard de la Nuit, qui était son nom de guerre en poésie<sup>2</sup>, « dont l'extérieur n'annonçait que misères et souffrances ; j'avais déjà remarqué, dans le même jardin, sa redingote râpée, qui se boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé, que jamais brosse n'avait brossé, ses cheveux longs comme un saule, et peignés comme des broussailles, ses mains décharnées, pareilles à des ossuaires, sa physionomie narquoise, chafouine et maladive qu'effilait une barbe nazaréenne, et mes conjectures l'avaient charitablement rangé parmi ces artistes au petit pied, joueurs de violon et peintres de portraits, qu'une faim irrassiable et une soif inextinguible condamnent à courir le monde sur la trace du Juif-Errant. »

Voilà sous quels dehors Bertrand apparut au monde littéraire de 1828 ; c'était alors le beau temps : la politique n'avait pas tout envahi, il restait à l'art une belle place au soleil<sup>3</sup>. Une nouvelle école se fondait, qui avait pour maîtres des poètes privilégiés. L'ancienne école avait produit tous ses chefs-d'œuvre ; à force de labeur et de génie, elle s'était épuisée : il ne poussait plus çà et là que de maigres épis dans son vaste champ. Il fallait fertiliser par quelque hardiesse éclatante cet héritage de Corneille et de Voltaire ; les classiques étaient trop timides, les romantiques furent trop audacieux : ce fut toute une révolution dans la langue française. On lâcha la bride à l'imagination ; on alla de conquête en conquête jusque dans des pays sauvages ; on voulut labourer un sol inculte qui ne produisit que des herbes ingrates. Voilà bien le malheur et la folie des révolutions : à force de liberté on retombe dans un autre esclavage. Une des conquêtes de la nouvelle école, ce fut de transporter la peinture dans la poésie. Chaque poète nouveau-venu devait, pour être admis dans le bataillon des novateurs, s'armer d'une palette pour écrire. Ainsi fit Aloysius Bertrand ; il se présenta à Victor Hugo avec des ballades et des sonnets tout à fait dans le goût du temps. Dès son début il fut digne du maître par le rythme, la couleur et la rime. Ces trois stances vous feront connaître sa manière.

[*C'est l'ange envolé que je pleure...*]

Cet ange envolé fut le seul qui tendit à l'âme d'Aloysius Bertrand le rameau bénit. Ce sentiment ineffable il le dévoile à peine une ou deux fois, à l'inverse de la plupart des poètes qui font de leur âme un miroir où tout le monde peut voir les secrets de leur vie. Aloysius Bertrand, qui aimait à vivre dans le mystère et dans la solitude, ne confia jamais à sa muse ce qui fait sa peine ou sa joie ; il ne chante presque jamais que sur un thème étranger à lui-même.

---

<sup>1</sup> Houssaye reprend des formules de Sainte-Beuve sans se donner la peine de mettre des guillemets : on n'est pas sérieux quand on parle d'un poète de 7 ans, puis de 17 ans...

<sup>2</sup> Houssaye donne dans l'illusion référentielle alors que Bertrand a pris soin de gommer dans ses textes tout ce qui pouvait être directement autobiographique, voir par exemple les différents états de *Ma Chaumière*.

<sup>3</sup> Nombre de commentateurs de Baudelaire font d'Arsène Houssaye une sorte de philanthrope progressiste, ils n'ont pas dû lire grand-chose de cet auteur... S'il est vrai que *La Chanson du vitrier* a été publiée par *L'Artiste* du 1<sup>er</sup> mars 1848 en pleine période d'agitation sociale (entre les deux révolutions de février et juin), Houssaye a rapidement retrouvé son esthétisme mondain et apolitique. Il ironisera dans ses *Confessions* sur son « quart d'heure révolutionnaire » de 1848.

Ce qui l'inspire le plus souvent, c'est la vieille Bourgogne du moyen âge, avec ses châteaux et ses tournois ; ce qui l'inspire surtout, c'est la fantaisie. Pour mon compte, je regrette bien que ce poète délicat ne se soit pas fait plus souvent l'écho de lui-même : il y avait là des cordes qui eussent vibré avec plus de force, sinon avec plus d'art. Il y a en poésie quelque chose qui vaut mieux que la rime et la couleur, c'est le sentiment ; le sentiment est l'âme de toute poésie ; mais Aloysius Bertrand était avant tout un peintre et un ciseleur.

Il débuta à Dijon dans un journal littéraire de l'école du *Globe*, ayant pour titre *le Provincial*. Après avoir répandu en légers bouquets ses premières inspirations dans ce journal, il vint à Paris saluer tous ceux dont il avait vu flotter la bannière. A peine s'il entra dans la lutte ; ce qu'il aimait avant tout, c'était le silence<sup>4</sup>, le mystère, la solitude. Le bruit et le monde l'effrayaient ; il vivait caché on ne savait où, n'ayant qu'un ami à la fois, quelquefois cet ami c'était la pauvreté.

Vint la révolution de juillet, qui ranima un peu ce poète éteint pour ce monde, mais ce ne fut qu'un feu de paille ; ses bras, à peine levés, retombèrent sans retour ; il sembla se résigner à vivre dans le néant, à l'ombre de la jeunesse, sous un pâle rayon de gloire, avec les chimères, plus plaintives que souriantes, de la poésie ; ses amis même perdaient sa trace comme on perd celle d'un oiseau chanteur qui se repose sous la ramée la plus touffue. On était un an, deux ans, trois ans, sans avoir de lui ni vent ni nouvelles : comme j'ai dit, c'était un être fantastique qui tenait à peine au monde où il vivait. Il est vrai que ce n'était pas là vivre ; quand on le rencontrait, après trois ans d'absence, on croyait voir sortir un mort de son tombeau : « C'est vous, mon cher poète, d'où venez-vous ? Où allez-vous ? – Hélas ! disait Bertrand avec son sourire étrange, du berceau à la tombe il n'y a qu'un chemin ; bien heureux est celui qui s'égare dans les sentiers sans nombre qui côtoient ce chemin !<sup>5</sup> » Dans cette vie triste et singulière on ne compte pourtant pas tous les malheurs réservés aux poètes ; Aloysius Bertrand n'était point méconnu, on croyait à son talent ; mais, hélas ! y croyait-il lui-même ? En outre, Aloysius Bertrand avait trouvé l'impossible, un libraire qui lut ses vers, chose incroyable ! et, chose plus incroyable, qui les lui paya avant de les imprimer ! Ce libraire était tout simplement un homme d'esprit, Eugène Renduel, qui a fait la fortune des romantiques sans oublier de faire la sienne.

Où était-il, ce poète fugace et capricieux, quand ses amis l'attendaient, le cherchaient, le poursuivaient en vain ? Comme l'a si bien dit Sainte-Beuve : « Tantôt à l'ombre, le long des rues solitaires, on l'eût rencontré rôdant et filant d'un air de Pierre Gringoire, *comme un poète qui prend des vers à la pipée* ; tantôt, les coudes sur la fenêtre de sa mansarde, on l'eût surpris, par le trou de la serrure, causant, durant de longues heures, avec la petite giroflée du toit. » Il vivait de peu, il se consumait dans cette tristesse des poètes qui doivent mourir à l'ombre, qui le pressentent et qui n'ont pas le courage de courir vers le soleil. Pour toute consolation, il caressait ses petites ballades, ses stances mignonnes, ses sonnets fantastiques, comme dit si bien encore Sainte-Beuve, « pareil à cet enfant de l'antique églogue qui, tout occupé à façonner une cage de joncs pour mettre des cigales, ne voit pas que le renard lui mange son déjeuner. » Aloysius Bertrand était donc un preneur de cigales<sup>6</sup>. Or, à force de dédaigner le déjeuner, la vie l'abandonna peu à peu avant l'âge. Il y avait déjà longtemps qu'il n'était plus de ce monde ; sa famille et ses meilleurs amis le voyaient à peine passer comme une ombre tous les trois ou quatre ans. A l'heure de la mort, il ne voulut pas se recommander

---

<sup>4</sup> Gageons qu'il appréciait par-dessus tout le silence de ceux qui, faute de documents pour appuyer leurs propos, se contentent d'enchaîner des idées toutes faites...

<sup>5</sup> Quand il ne démarque pas la notice de Sainte-Beuve, Houssaye n'hésite pas à affabuler. Encouragé par cet exemple, nous affirmions péremptoirement que Bertrand a inspiré à Rimbaud par voie occulte cette formule de *Mauvais sang* : « Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés *ne m'ont peut-être pas vu*. »

<sup>6</sup> Poursuivons nos rapprochements occultes, avec Tristan Corbière à présent : « *Dors d'amour, méchant ferreur de cigales !* » (*Rondels pour après*).

à d'autres qu'à Dieu. « Tout le monde me croit mort, disait-il, ce n'est pas la peine d'avertir que je n'ai plus que peu de jours à vivre. » Il avait vécu seul, il voulait mourir seul ; il se fit conduire à la Pitié. Il eut une longue et douloureuse agonie. Bien sombres furent être les derniers rêves de ce pauvre poète, que nul, hormis la poésie, n'avait consolé ici-bas. L'orgueil a consolé Gilbert à l'Hôtel-Dieu ; le souvenir des heures de joie a consolé Hégésippe Moreau à la Charité. Mais à la Pitié, qui pouvait consoler Aloysius Bertrand si ce n'est la mort elle-même ? L'amitié cependant vint aux derniers jours ; le pauvre malade voyait passer souvent David le statuaire, qui, un des premiers, douze ans auparavant, avait souri à sa muse fantastique. David, dont le cœur est ouvert à toutes les souffrances, allait pieusement visiter à l'hôpital un de ses élèves. Aloysius Bertrand n'osa d'abord l'appeler à lui ; bien loin de là, quand le grand et noble artiste passait, il se couvrait, en rougissant, la tête de son drap. Il avait la pudeur de la misère. Enfin, transporté à l'hospice Necker, il vainquit sa fierté, il appela David pour lui transmettre ses volontés dernières et ses adieux au monde. Durant les six semaines d'agonie, David fut tout entier à cette douleur ; il répandit un rayon d'amitié sur cette couche si sombre. Enfin, le poète mort, il se trouva un ami, un seul, pour suivre son cercueil au cimetière. « C'était la veille de l'Ascension, dit Sainte-Beuve ; un orage effroyable grondait ; la messe mortuaire était dite, et le corbillard ne venait pas ; le prêtre avait fini par sortir ; l'unique ami présent gardait les restes abandonnés. Au fond de la chapelle, une sœur de l'hospice décorait de guirlandes un autel pour la fête du lendemain. »

Maintenant que je vous ai indiqué à grands traits quelques pages déchirées de sa vie, je ne puis mieux faire que de reproduire, pour votre curiosité poétique, quelques pages légères de son œuvre :

[La Jeune fille]

Ceux qui aiment les imajettes, les découpures, les tours de force à la Callot, les profils lumineux à la Rembrandt, les miniatures chinoises, trouveront les mille et mille joies enfantines de l'art dans le livre d'Aloysius Bertrand. Pour moi, ce que j'aime avant tout, ce sont ces pages de cœur et de nature : ces derniers vers sont d'une âme qui va monter au ciel.

[Sur les rochers de Chèvremorte]

[Encore un printemps]<sup>7</sup>.

### Note : Aloysius Bertrand selon Arsène Houssaye

Ce texte d'Arsène Houssaye sur Bertrand est le deuxième de quelque étendue après la notice de Sainte-Beuve (1842), il précède de dix ans l'article de Fortuné Calmels (1861). Les maigres données biographiques de Sainte-Beuve sont reprises par ses successeurs qui, malheureusement et faute de documents nouveaux, n'hésitent pas à donner dans l'affabulation. Il faudra attendre les notices de Charles Asselineau (1862, 1863, 1866, 1872) pour trouver les premières ébauches d'analyse stylistique et une réelle volonté de trouver des informations nouvelles.

Les articles nécrologiques de *L'Artiste* sont souvent intitulés « Les morts vont vite » en référence évidemment à la fameuse ballade de Bürger, *Lénore*, dont l'époque romantique a vu se multiplier les traductions : Nerval, à lui seul, en a donné sa version à cinq reprises. Le chapitre de *Voyage à ma fenêtre* ici partiellement reproduit est un hommage à cinq auteurs dernièrement disparus : Edouard Ourliac, Hégésippe Moreau, Aloysius Bertrand, Jacques Chaudes-Aigues, Charles Lassailly et Louis Bertaut.

Nous reproduisons trois fragments de ce chapitre.

La section I se présente sous la forme d'un poème en prose plus ou moins à la manière de Bertrand. L'image initiale – « quand la lune répand sa chevelure étoilée » – est une (assez faible) imitation de l'incipit du *Fou*. Si l'essentiel du texte emprunte aux marqueurs poétiques de Bertrand : double ponctuation et jeu des tirets, reprises – « Phébé, la pâle muse des rêveurs antiques », « O pâle muse des rêveurs antiques ! inspire-moi en prose ou en vers ! » – la fin de la section renoue avec le style de l'essai.

---

<sup>7</sup> On remarquera que les 4 textes cités intégralement par Arsène Houssaye sont en fait repris à la notice introductive de Sainte-Beuve. L'internaute trouvera sur ce site les deux derniers dans *Gaspard de la Nuit*, les deux premiers dans les œuvres choisies en vers.

La section III est dédiée à Hégésippe Moreau. Nous n'en reprenons que les considérations initiales sur les artistes morts à l'hôpital.

La section IV étant celle qu'Arsène Houssaye a réservée à Bertrand, nous la reproduisons intégralement. On aurait pu croire que le directeur de *L'Artiste*, qui a publié David d'Angers et les frères Théodore et Victor Pavie, avait des informations nouvelles à proposer. Il n'en est rien. Il a visiblement composé son texte les yeux rivés sur la notice de Sainte-Beuve, dont il recopie des passages entiers avec ou sans guillemets. Encore le plagiat est-il préférable à l'affabulation pure et simple. La seule nouveauté est l'omniprésence du pseudonyme Aloysius : on veut croire qu'Arsène Houssaye, qui commence son texte en invoquant un Bertrand insaisissable dont l'existence n'a jamais été assurée, a voulu en savoir plus auprès de Victor Pavie mais ce dernier, n'ayant prêté en son temps qu'une attention distraite à cet autre provincial, n'aura guère été en mesure de lui dire grand-chose, sauf à lui indiquer que, dans ses manuscrits, Bertrand n'orthographiait jamais son prénom de circonstance comme Sainte-Beuve l'indiquait en tête de sa notice. Détail dérisoire, mais aux effets à longue portée : pour l'histoire littéraire, même la plus savante, Louis Bertrand s'est fait définitivement supplanter par Aloysius Bertrand et, s'il lui prenait fantaisie de revenir sur terre, il ferait à présent l'objet de ce que l'on appelle pudiquement en haut lieu une « mesure d'éloignement » outre-tombe de la part des services de police de notre beau pays, ses papiers n'étant plus conformes.

Houssaye inscrit ce chapitre dédié aux artistes morts prématurément dans la tradition du « martyrologe poétique » très souvent invoqué tout au long du dix-neuvième siècle : Malfilâtre, Nicolas Gilbert, Chénier, Chatterton, Hégésippe Moreau. En cela, il suit Sainte-Beuve dans sa notice introductive, qui faisait le rapprochement avec Gilbert et Moreau. Malgré ces ceux précédents, il n'en est que plus remarquable que Bertrand ne figure généralement pas dans ce type de listes. Il ne sera pas mentionné, par exemple, dans la « Préface » de *Scènes de la vie de bohème* (1850) d'Henry Murger, qui s'en tient à Malfilâtre et Gilbert, « deux réputations surfaites » et à Moreau, le martyrologe devenant le « martyrologe de la médiocrité » ; il sera également passé sous silence par Théophile Gautier, en 1855, dans sa notice nécrologique sur Nerval où est récusé le rapprochement du disparu avec « les lamentables ombres de Gilbert, de Malfilâtre et d'Hégésippe Moreau » ainsi que par Isidore Ducasse [Lautréamont] qui, dans *Poésies II* (1870), cite « Hégésippe Moreau, Malfilâtre, Gilbert, André Chénier. » Léon Cladel, qui avait mis en scène Bertrand dans son poème en prose *La Déesse*, se limitera à Gilbert et Hégésippe Moreau dans son roman *I.N.R.I.* (manuscrit daté 1872-1887). Peut-être faut-il voir là une évolution de l'air du temps, qui nous fait passer d'une première époque, celle de Sainte-Beuve et Houssaye, marquée par le Romantisme, à une nouvelle période où prévaut le point de vue exposé par Catulle Mendès dans son rapport très officiel, *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900* (Fasquelle, 1903, p. 63) : « Au risque de contrister la sensibilité des personnes qui s'intéressent à ce qu'il y a de romance dans la légende des jeunes poètes phthisiques morts à l'hôpital, il faut dire que nos Chatterton de France ne valaient pas mieux que le Chatterton d'Angleterre ; c'était un assez piètre rimeur, ce Malfilâtre, un assez plat satiriste, ce Gilbert, l'homme à la clef [la clef de sa cassette qu'il avait, disait-on, avalée] ; on peut plaindre Hégésippe Moreau, mais il ne faut point croire que la poésie française crevât avec lui. L'hôpital n'est pas une preuve de génie. Un seul y mourut bien, en se cachant d'y mourir : ce fut Louis Bertrand, que nous nommons Gaspard de la Nuit, et qui, véritable homme de talent, et simplement fier, dédaigna de quêter l'aumône de la gloire en sa main moribonde. »

Cette fierté sans concessions, Bertrand l'avait lui-même fortement signifiée en des formules définitives dès son entrée dans la vie littéraire : « “La vie, dit quelque part l'auteur [d'un manuel de savoir-vivre], est une assez mesquine étoffe dont la broderie fait tout le prix.” Quoi ! dîners, concerts, bals, théâtre, plaisirs, vous êtes ce qu'on appelle la vie ? en vérité, l'étoffe ne vaut pas la doublure » (*Le Provincial* n°13, 8 juin 1828, p. 64). On doit néanmoins se féliciter que le plus mondain des écrivains, Arsène Houssaye, ait réservé une telle place au moins mondain d'entre eux, Louis Bertrand, que nous appelons désormais – et le directeur de *L'Artiste* y est assurément pour beaucoup – Aloysius Bertrand.